

Berthiaume et le seau

Pierre Manseau

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15057ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Manseau, P. (1992). Berthiaume et le seau. *Moebius*, (54-55), 108–113.

BERTHIAUME ET LE SEAU

Pierre Manseau

Berthiaume ne possède rien au monde, mais ce qui l'entoure est beau. Il habite au sommet d'une colline, loin de tout. La maison n'est qu'une série de rallonges et de remises mal raccordées. Un toit s'affaisse, un autre est éventré, laissant passer la pluie. La peinture écaillée dessine sur les murs des nuages, des manteaux en loques, des animaux fabuleux. Rien n'indique de quel côté se trouve la façade. À l'intérieur, l'herbe s'échevelle au travers des planchers, une mousse verte et spongieuse rampe sous les meubles éclopés. Les portes s'ouvrent et se ferment au gré du vent, les escaliers grimpent et dégringolent comme des souris. Si Berthiaume se trompe et se perd, il découvre de nouveaux recoins qui sont pour lui de nouveaux royaumes.

Il ne répare pas la maison parce qu'il s'émerveille de l'usure des choses, de leur transformation progressive. Quand un clou se casse, quand un bardeau se détache, il regarde la rouille ronger le fer, les insectes manger le bois.

Le terrain aussi est à l'abandon. Des râteaux sans manche, des outils inutiles le jonchent; des marguerites le disputent aux orties, prenant d'assaut des sections d'une clôture qui ne délimite plus aucun territoire. Des oiseaux viennent sur les piquets chanter le débordement de la nature;

des araignées tissent leurs toiles entre les traverses puis vont se tapir dans les trous du bois pour guetter leurs proies. Berthiaume guette avec elles, épiant tout, s'étonnant de la longueur de l'attente, de la rapidité de l'attaque.

Il ne connaît pas la routine, ignore comment compter les jours. Il s'attache à la courbe du soleil, s'embrase pour un coucher qui peut le tenir éveillé jusqu'à ce que les étoiles s'estompent dans la pâleur de l'aube. Le sommeil le surprend sur le pas d'une porte, au pied d'un arbre; il se tasse un oreiller de foin, enlace une talle de marguerites. Il rouvre les yeux sans penser à la veille, toujours un peu surpris de la coupure entre ses rêves et son décor, ses premiers regards s'égarant à perte de vue tandis que près de lui les bruits de la terre, le bourdonnement des mouches le ramènent au grouillement de la vie.

À quatre pattes il fouille l'herbe et dit bonjour à quelque fourmi. Il en attrape une, la libère sur le cœur d'une marguerite en s'amusant de sa panique puis il s'intéresse à la voir s'orienter, reprendre le chemin de sa corvée.

Il préfère les marguerites aux autres fleurs parce qu'elles forment un cercle parfait qui le fascine. Il sonde la corolle jusqu'à ce que ça oscille, grandisse et l'englobe comme s'il avait plongé dans un puits de soleil. Quand elles se dessèchent, que leurs pétales se flétrissent, alors il s'attriste et un chagrin lourd lui gonfle la poitrine. Il se met à flairer de la peine partout, dans le feuillage frémissant des arbres, dans le cri des oiseaux qui fendent l'espace, dans la poussière du chemin qui monte jusque chez lui. Blotti dans les fleurs, il partage leur soif en attendant que l'orage éclate.

Mais aujourd'hui, le soleil brille au sommet du ciel et rien n'annonce la pluie. C'est une journée de canicule, brûlante et lumineuse, avec des odeurs de paille et des moustiques énervés. L'air vacille dans la chaleur; la chanson des cigales est assourdissante.

Berthiaume regarde autour de lui l'herbe jaunie, toute la végétation comme retournée sur elle-même, tombée. Il se lève et se rend près de la clôture chercher le seau rempli de la dernière pluie. Des papillons l'accompagnent, qui voletent, une guêpe aussi qui l'étourdit un peu. Là-bas, dans les champs, les troupeaux avachis remuent la queue pour chas-

ser les mouches, un meuglement s'éteint dans la torpeur dominicale. Le garçon pense à l'eau dans le seau réchauffée par les jours d'été, aux gouttelettes qui s'envolent de ses doigts quand il y trempe la main et la secoue dans la lumière. Il songe au seau, à tous les trésors qu'il y entasse, des plumes d'hirondelles, des cailloux multicolores, des cocons de chenilles.

Une corneille s'est posée sur un piquet au-dessus du seau. Elle se dresse immobile, ses ailes repliées, son bec scellé. Berthiaume agite les bras et craille pour jouer avec elle mais elle s'enfuit en croassant d'effroi. Il l'appelle en courant, l'implore de revenir, l'assure qu'il ne voulait pas l'apeurer, se désole de la voir disparaître.

L'œil dépité, les bras ballants, il revient vers la clôture. Le seau est vide. Il ne reste au fond que des clous rouillés. Il en prend un et l'examine. Il est tout sec, poudreux, presque poreux. Il en prend une poignée qu'il fait pleuvoir sur les marguerites mais elles n'y trouvent rien à boire. L'une d'elle se rompt et de la cassure un pauvre suc s'évapore aussitôt.

Le cœur de Berthiaume se brise. Il fouille le ciel à la recherche de la corneille pour lui lancer des reproches. La vilaine, elle a bu toute l'eau du seau, les marguerites vont se racornir à cause d'elle. Mais elle se tient cachée, le laissant seul avec sa fâcherie et il va s'asseoir sur les marches d'un perron en ronchonnant.

Le temps s'est alourdi; l'air forme comme un tissu brumeux qui accumule la chaleur et emprisonne la campagne dans une moiteur blanchâtre, voilée. Les coteaux et les vallons s'enchaînent dans un relief flou, sans ombres et sans éclats, comme engourdis dans une langueur d'éternité. La tête entre les mains, le garçon suit des yeux le serpentement du chemin qui depuis les confins de l'horizon traverse les terres et s'enfonce dans les bois, ressurgit dans une clairière, se coule à nouveau dans un bocage avant de se hisser sur la colline. À ses pieds, les marguerites se détournent de lui ou lui font la moue. Sur le perron, une araignée ourdit sa toile dans un interstice entre deux planches. Il ferme les yeux, souhaitant que des rêves s'ébauchent, mais le paysage intérieur demeure aussi étale que le ciel.

Il s'ennuie. Tout lui paraît morne et sans vie; la pluie ne vient pas. Il choisit un clou dans le seau, vise une roche, manque son coup. Il essaie encore avec un deuxième clou puis jusqu'au dernier, avec succès parfois, le plus souvent échouant. Il donne du pied contre le seau qui revole et heurte la roche avec un bruit qui l'irrite. Il recommence, le pourchasse, l'envoie se frapper contre les piquets de la clôture, contre un mur de la maison, contre un marteau qui traîne dans l'herbe. Chaque fois que le seau percute un obstacle, un tintamarre de ferraille retentit. C'est une musique, une fanfare, un glas de fracas et de chocs.

Berthiaume se laisse emporter par la sauvagerie des ricochets, promène le seau d'un bout à l'autre du terrain en chargeant. Il empoigne le marteau et le cogne contre le cul du seau. Le son l'excite. Il bat le seau, joue du tambour et l'écho en remet. Le martèlement se répercute aux quatre coins de l'horizon. C'est un roulement de tonnerre, un bruit d'enfer. Il tape de toutes ses forces, riant, sautant, cabossant le métal, crevant le seau qui ne rend plus qu'un son mat. Alors il s'enrage. Il attrape la carcasse de métal à deux mains et la rejette par terre, la piétine, s'en ressaisit et la catapulte sur le perron, s'élance à sa poursuite avec le marteau, dans un cri de guerre, et lui assène un terrible coup.

Il a raté son but. Il a écrasé l'araignée. Il se penche et l'observe. Elle agite encore deux ou trois pattes, puis elle ne bouge plus. Il ouvre des yeux ronds, se fige pour être comme elle, s'efforçant de mimer l'immobilité, retenant son souffle.

Tout devient noir, comme si l'univers se refermait sur lui. Seule une lueur émane du petit cadavre, mais qui lui semble aussi vive que l'éclat du soleil. Derrière lui, des chamailles de moineaux dérangent le feuillage des arbres, des myriades de cigales craquettent. Leurs cris se multiplient et s'amplifient, se font insistants comme des battements de cœur. Berthiaume a peur. Il applique ses mains sur ses oreilles pour que ça se taise mais ça provient de ses tempes maintenant, plus inévitable qu'avant. Ça hurle. Ça dit quelque chose qu'il ne veut pas entendre et ça le répète sans arrêt; ça l'accuse et le soleil qui lui darde ses rayons dans la tête l'accuse aussi. Il fait noir et tout l'éblouit. Ça

lui lance des clous qui clignotent comme des étoiles, ça oscille comme une corolle mais c'est dans un puits de ténèbres qu'il sombre. Ça lui fait mal. Il imagine des insectes se dégageant de la toile et dévorant l'araignée.

Il se retourne et découvre des nuées de marguerites. Elles remuent, dansent comme des flammes, l'encerclent d'une ronde infernale qui se resserre. Elles se jettent à son cou pour l'étrangler. Il a soif. Le seau, fendu, aplati, se relève et marche vers lui comme un géant de ferraille. Ses pas font trembler la terre. Dans le ciel, la corneille est revenue. Elle tourne au-dessus de sa tête avec des crailllements diaboliques. Alors il ouvre la bouche et il crie.

— C'est ta faute!

Il lui montre le poing; elle se précipite vers lui. Elle grossit à vue d'œil, elle occupe l'espace entier, elle envahit le terrain. Il court dans tous les sens. Le vent se lève et court avec lui, balayant la campagne, ployant les arbres et couchant les herbes. C'est un souffle fou, dévastateur, exhalé d'une bouche affamée qui mord dans les marguerites à plein bec, suçant les tiges et buvant les derniers suc, un râle affreux de rapace. C'est un prédateur qui s'empare des jonchées de trésors, des fragments de bardeaux, des tortillons de broche, des dents de râteaux et qui les bouscule dans ses rafales, qui les engouffre dans ses hurlements.

Berthiaume ne sait plus où se perdre, il ne connaît pas d'arme qui pourfendrait le monstre. Il se réfugie dans la maison, ferme la porte qui claque et rebondit. Il la repousse, la corneille approche, les gonds cèdent. Il recule, cherche un abri, un piège. Son désarroi hante les pièces. Des bêtes surgissent des tiroirs qu'il fouille, des chimères s'égaillent des armoires, des ombres détalent de recoins où il n'est jamais allé. Il entend un battement d'ailes et déguerpit dans un escalier ou se terre sous un meuble. Il ramasse des bouchons, des bouts de ficelles, des morceaux de papier qu'il déchiquette, mais il ne trouve plus de cachettes pour ses frayeurs.

Grelottant, recroquevillé dans un coin, il épie le danger. La corneille ne croasse plus. Aucun son ne lui parvient de l'extérieur. Le vent lui-même semble s'être apaisé. Autour de lui, les tiroirs béent, les armoires étalent un désordre

ordinaire, des merveilles infinies se meurent sur le plancher, qui ne le fascinent plus, comme si tout était vide. La maison ne recèle plus de mystères; c'est une maison avec des plafonds, des murs, des fenêtres et des portes comme toutes les autres maisons. Le désarroi aussi est parti, les royaumes se sont écroulés. C'est sa maison et c'est comme une misère profonde qui l'accable.

Il se lève, risque un premier pas qui émet un résonnement creux, sort de chez lui. Le vent a laissé des traînées de nuages gris. Le silence est lourd, traversé de loin en loin par une lente stridulation, l'air secoué seulement d'un dernier spasme. Une goutte tombe et d'autres pianotent sur les marches du perron.